



un millier de spectateurs, grand maximum, le public dont il dispose à New York, après dix ans d'existence ! (R. Kostelanetz, *The Theater of Mixed Means*, 1968.)

Si l'on dresse une première liste de ceux qui ont contribué à ce nouvel état de fait, on y trouve très peu de spécialistes du théâtre — Artaud lui-même, comédien à l'occasion et directeur de troupe, était, faut-il le rappeler ? d'abord et finalement un poète. John Cage, de qui procède le happening, est d'abord un compositeur (dans une définition toute particulière, il est vrai), de même que La Monte Young, Nam June Paik ou Silvano Bussotti, lesquels ont aboli toute frontière entre théâtre et concert. Les grands organisateurs de happenings sont des peintres ou des « objecteurs » pop comme Allan Kaprow, Robert Rauschenberg, Claes Oldenburg aux U.S.A., les membres du groupe Gutaï à Osaka, Oyvind Fahlström en Suède, Kantor en Pologne, etc., avec, omniprésente, l'ombre ironique de Marcel Duchamp ; des danseurs comme Ann Halprin, Merce Cunningham ; ou des « arteurs » (comment dire ?) descendants de Schwitters (manifestations Fluxus en Europe et en Amérique, soirées Robert Filliou, Georges Brecht ou Ben, à Nice et ailleurs). Les poètes, eux aussi, ont joué là un rôle déterminant, depuis les grandes manifestations Dada ou surréalistes, jusqu'à celles du « Domaine Poétique », de la Biennale de Paris, du groupe Zaj de Madrid ; ainsi a été délivré le langage de la tyrannie du dictionnaire, de la grammaire ; et il a reçu l'aide de moyens inédits fournis par les techniques électroniques (Brion Gysin, Bernard Reidsieck, Henri Chopin). N'est-ce pas « l'absorption » par le spectacle de « tous les genres » — comme le prévoyait notre commentateur de Calderon ? Quant à donner des représentations n'importe où sauf sur scène (*le grand théâtre du monde...* disaient les baroques ; et c'est à nouveau le rêve de bien des jeunes troupes), c'est encore aux artistes qu'en revient l'initiative : les happenings ont eu lieu dans les ateliers et les galeries d'art ; puis à des points précis d'une ville (gare centrale de New York pour Kaprow, parking d'autos pour Ann Halprin ;

itinéraires urbains de Vostell et du Groupe de Recherche d'Art Visuel à Paris, du Zaj à Madrid, scènes d'amour dans le « tube » de Londres par Sean Wellesley-Miller, etc.). Au total, le théâtre aujourd'hui se pense comme une exposition, une jam session, un meeting politique, une fête foraine ou religieuse, une leçon de gymnastique suédoise ou de yoga, une promenade à la dérive des villes, un psychodrame, un cours d'enseignement technique et professionnel, une réunion de cellule, un défilé de mode, une opération de guérilla, une surprise-party, un entraînement sportif, une campagne publicitaire — tout sauf un drame en tant d'actes et tant de scènes.

Bien sûr, nul n'a été capable jusqu'ici de faire la somme de toutes ces expériences. Au mieux, les dernières productions (*Mysteries, Paradise now*) du Living Theatre s'en approchent. Si, à Avignon cet été, *Paradise now* fut donné sur une scène, au cours d'un festival de théâtre, c'était par contresens. Car il s'agissait en fait d'une cérémonie tribale matinée de congrès anarchiste. La présence à l'extérieur du Cloître des Carmes d'un contre-public et qui participait au spectacle par ses clameurs et ses slogans repris par les membres du Living (« Libérez les spectateurs ! ») ajoutait à l'équivoque : certes les règles du Festival n'étaient pas respectées ! On comprend la mauvaise humeur de Jean Vilar, l'homme de la « tradition théâtrale ». De même Maurice Béjart, qui donnait au Palais des Papes sa courageuse « Messe pour le temps présent » devait se sentir, à son tour, plutôt mal à l'aise...

Avec le théâtre immédiat du Living, c'est tout notre système culturel qui est mis en cause. Nous reprenons contact avec le dynamisme non-inhibé de la « vraie vie ». Malgré cette réserve : Julian Beck et les siens ne parviennent pas à se débarrasser d'un certain scoutisme intellectuel, d'une naïveté bien américaine... Tant pis : leur réalisme absolu, dont l'efficacité ne peut être récusée (finalement *Paradise now* fut interdit) nous aide à en finir avec les plaisirs moroses du « théâtre de l'absurde », qui, dans son triomphe universel nous apparaît dès maintenant, comme l'ultime effort de conscience d'une société en voie de disparition.

JEAN-CLARENCE LAMBERT

◀ Festival Avignon 68 - Répétition du Living Theatre - Photo Shark International.